

Francophonies d'Amérique



Louis Riel : le bison de cristal d'Ismène Toussaint (Montréal, Alain Stanké, 2000, 220 p.)

Luc Côté

Number 13, Summer 2002

Francophonies et résistance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005264ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005264ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Côté, L. (2002). Review of [*Louis Riel : le bison de cristal* d'Ismène Toussaint (Montréal, Alain Stanké, 2000, 220 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (13), 215–218. <https://doi.org/10.7202/1005264ar>

LOUIS RIEL : LE BISON DE CRISTAL

d'ISMÈNE TOUSSAINT

(Montréal, Alain Stanké, 2000, 220 p.)

Luc Côté

Collège universitaire de Saint-Boniface

Le mot clé à retenir ici, si l'on veut apprécier ce texte à sa juste valeur, est celui d'« hommage », qui figure comme sous-titre mais qui n'apparaît pas sur la page couverture de l'ouvrage. Comme l'indique elle-même l'auteure dans son avant-propos, le lecteur ne trouvera pas dans ce livre une étude historique approfondie ni un récit biographique détaillé, mais un rappel de la vie, de l'œuvre et du destin tragique de Louis Riel. Pourquoi ? Et bien, pour illustrer, par un cas probant, la continuelle injustice dont sont victimes les francophones dans un monde anglophone hostile et intolérant. Ismène Toussaint rend ainsi hommage à celui qu'elle considère comme la personnification parfaite du patriote qui a donné sa vie pour la cause « nationale » des francophones du monde entier. Riel serait « l'illustration vivante du combat, contre toute forme d'impérialisme, de la langue française et des opprimés dans le monde, et nous paraît digne d'être élevé, un jour, au rang de symbole de la francophonie internationale » (p. 21). « Nul mieux que lui n'a incarné le douloureux sentiment d'aliénation qui caractérise les Canadiens français dans leur ensemble, en perpétuelle quête d'une identité, d'un pays, d'une assise » (p. 152). Cet hommage au « père fondateur » de la province du Manitoba, au chef métis et au martyr du Canada français, s'accompagne ainsi d'une vibrante défense du patriotisme canadien-français et québécois. Par la reconstitution de la vie de Riel et des principaux événements entourant la résistance métisse à l'annexion du Nord-Ouest par l'État canadien à la fin du XIX^e siècle, Ismène Toussaint nous offre une vision essentiellement manichéenne de l'histoire, où les bons et les méchants s'affrontent dans un combat épique à la « frontière » des Canadas.

Hormis dans quelques milieux d'arrière-garde, peu de gens soutiennent encore aujourd'hui que Louis Riel était un traître ou un dément, ou encore que les Amérindiens et les Métis n'étaient que des primitifs, incapables de s'adapter au mode de vie « civilisé » et donc, condamnés « naturellement » à l'extinction. Les perceptions des Canadiens ont profondément changé depuis trente ans et la recherche historique est certes venue enrichir sensiblement les approches, problèmes et points de vue critiques sur les sociétés métisses de l'Ouest, sur le contexte politique et idéologique de l'époque au Canada et,

enfin, sur la complexité et les difficultés d'appréhension et de compréhension d'un personnage comme Riel. Mais on ne sent pas du tout l'influence ou l'empreinte de ces développements dans l'étude d'Ismène Toussaint, ce que tend à confirmer le contenu de sa bibliographie. Il n'est donc pas étonnant que son récit endosse, en les reprenant, les interprétations traditionnelles, anglophones comme francophones de l'histoire métisse, de l'Ouest et du Canada dans son ensemble. Mais plus révélateur encore, et troublant à mon avis, est le fait qu'elle perçoive le foisonnement d'études écrites et publiées en anglais comme une menace : « le faible nombre d'historiens de langue française à s'être penché sur le "cas Riel" a laissé toute latitude aux Canadiens anglais pour écrire son histoire à notre place, une histoire qui est pourtant avant tout... la nôtre » (p. 141). Cet hommage que rend Ismène Toussaint à Louis Riel se voudrait donc également un acte politique et partisan d'appropriation de la mémoire historique.

Malgré l'imposante littérature qui lui a été consacrée, Louis Riel demeure encore aujourd'hui un personnage énigmatique, insaisissable et, par conséquent, controversé. Il faut dire que des moments cruciaux de sa vie, tant publique que privée, nous sont encore passablement inconnus. Ces trous noirs, ces ombres ou ces zones grises dans notre connaissance de Riel ne font rien pour atténuer le mystère qui entoure toujours le personnage, sa personnalité, ses convictions, ses motivations et ses aspirations. Dans sa biographie, Ismène Toussaint est, à son tour, aux prises avec les apparentes contradictions et l'ambivalence identitaire que l'on devine chez Riel. Dans le livre, celui-ci est perçu à la fois comme un génie visionnaire et comme une tragique victime de circonstances qui le dépassaient, comme un homme de courage et de solides convictions, mais aussi comme un être angoissé, déprimé, indécis et instable ; il rappelle également tantôt l'un de ces révolutionnaires utopistes rêvant d'édifier une société progressiste et égalitaire, tantôt un réactionnaire ultramontain projetant l'instauration d'un régime théocratique. Plus encore, il aurait été le défenseur de divers groupes et le champion de plusieurs causes : celle des Amérindiens, des Métis, des colons blancs, de la souveraineté canadienne dans l'Ouest, puis enfin celle des droits des francophones et catholiques, même ceux du Québec ! Il me semble qu'il y a dans l'ambivalence identitaire chez Riel quelque chose qui laisse présager ce flou identitaire dans le Canada pluriel d'aujourd'hui, un flou qui, soit dit en passant, n'est pas vu d'un mauvais œil par tout le monde. D'ailleurs, le concept de métissage n'est-il pas utilisé à profusion ces dernières années dans les multiples analyses de la modernité culturelle ? Mais Ismène Toussaint ne va pas du tout dans cette direction. Elle s'obstine plutôt à faire de Riel le héros par excellence d'une nébuleuse patrie francophone.

Ce qu'elle n'hésite pas à faire, toutefois, c'est d'incorporer à sa narration des descriptions et des affirmations gratuites, non fondées. Quelques exemples seulement : en page 103, elle parle du « cerveau perfide » de John A. Macdonald, puis, plus loin, elle dit du juge Richardson, au moment où celui-ci s'apprête à prononcer la sentence de Riel, qu'il avait « une lueur de cruauté

satisfaite dans ses yeux reptiliens » (p. 127). Elle n'hésite pas non plus à affirmer que Louis Riel, lorsqu'il avait cinq ans, est resté marqué à jamais par la victoire remportée, en 1849, par un groupe de Métis dont faisait partie son père, contre le monopole commercial de la Compagnie de la Baie d'Hudson ; le jeune Louis aurait « retiré de cet épisode une immense admiration pour l'héroïsme de son père, jointe à une fierté nationaliste qui ne fera que croître » (p. 29). Puis, à propos de son séjour de formation et d'apprentissage au Canada : « Montréal est un choc culturel pour ce fils des Prairies qui, toute sa vie, conservera la nostalgie d'une existence indépendante et libre dans les espaces sauvages de l'Ouest » (p. 31). Finalement, il y a les digressions qui, ici et là dans l'ouvrage, laissent le lecteur perplexe ; ainsi, en évoquant les rassemblements publics à Toronto en vue d'entendre les « discours diaboliques » des orangistes, l'auteur ajoute : « À notre époque, alors que la télévision a divisé les gens pour mieux régner et faire régner les politiciens, il est difficile d'imaginer l'impact que les orateurs pouvaient exercer sur les foules, qu'ils fanatisaient littéralement » (p. 59). Dans son dernier chapitre, intitulé « L'immortel », Ismène Toussaint établit un lien plus que symbolique entre le sang versé par Riel et la situation contemporaine des Métis et de la francophonie canadienne. Si elle concède que des changements sont survenus depuis 1885, elle n'en insiste pas moins très fortement sur une certaine continuité historique. Ainsi, à propos de la situation linguistique au Manitoba :

si le français a reconquis ses lettres de noblesse dans la vie manito-baine, les compatriotes de Louis Riel n'en continuent pas moins de se heurter à de profondes injustices linguistiques [...] Quant à la jeune génération, victime du laxisme des parents et peu enclins à l'effort, elle opte spontanément pour l'anglais, réputé « plus facile ». [...] Reste à savoir, évidemment, si cette « nouvelle » politique bilingue – inaugurée il y a cent trente ans par Louis Riel ! – ne constitue pas l'étape préparatoire à un retour à l'unilinguisme anglais, une habile manœuvre destinée à trahir un jour ou l'autre, sous une forme pernicieuse et totalement inattendue, les idéaux du chef métis... (p. 139-140).

Le texte d'Ismène Toussaint, par ses envolées lyriques et impressionnistes, n'est pas sans rappeler le style des essais et pamphlets de l'époque même de Riel. En fait, tout le discours ici, avec le recours fréquent à des mots ou notions comme « sang », « patrie », « peuple », « cœur » et « âme », nous ramène au combat nationaliste du tournant du ^{xx}e siècle. C'est comme si l'histoire n'avait pas eu lieu depuis, que la société canadienne n'avait pas changé, que l'univers culturel, idéologique et politique était toujours imprégné de cette épreuve de force entre Canadiens d'origine française et Canadiens d'origine britannique, les deux « peuples fondateurs » du Canada. Si le Canada s'est édifié au ^{xix}e siècle sur les bases de la domination, de la discrimination, de l'exploitation et de l'exclusion de populations entières, c'est en partie parce ces deux peuples dits fondateurs, du moins leurs élites au pou-

voir, accordaient une égale importance aux idées de race et de racines, de langue et de religion, de patrie et de nation, et une volonté commune de masquer ou de nier l'expression et l'affirmation de visions différentes ou alternatives. Louis Riel, les Métis et les Amérindiens sont parmi ceux et celles qui ont payé le prix de la différence.

L'ouvrage d'Ismène Toussaint, publié, semble-t-il, pour commémorer le 115^e anniversaire de la mort de Riel, s'adresse sans doute à quiconque, au Québec et en Europe surtout, qui a encore tout à découvrir de Riel, des Métis et de la création moderne de l'Ouest canadien. Il risque fort aussi de conforter une certaine droite nationaliste francophone dans ses convictions, tout en provoquant la réaction chez une certaine droite nationaliste anglophone, deux courants continuellement en quête de nouvelles traditions, de nouvelles assises.